
L'Ethnobiologie / Ethnobiology

Daniel Clément *Musée canadien des civilisations*



D. Edward F. Casteret (1896-1978) qui créa le terme «ethnobiologie» en 1935 / who coined the word "ethnobiology" in 1935. (Photographie provenant des archives de l'Université de Nouveau Mexique / Photograph courtesy of the University Archives, University of New Mexico.)

An English version of this introduction follows (p. 19).

L'Ethnobiologie

La définition de tout domaine scientifique implique un choix non seulement des caractères à retenir, mais également de l'orientation que l'on veut donner au domaine ou qui peut ressortir de l'analyse de son développement historique. Dans le cas de l'ethnobiologie, nous pouvons opter par exemple, comme l'a fait Whiting en 1938 pour l'ethnobotanique¹, pour une simple constatation de ce que tous les auteurs font et ainsi inclure dans le prédicat tout un ensemble d'éléments qui peuvent à la longue paraître extrêmement disparates et bigarrés. Cette position qui est celle adoptée par la plupart des ethnobotanistes et des ethnozoologistes anciens et contemporains fait de l'ethnobiologie une science dont le propos est ainsi d'étudier *toutes* les interactions entre les humains et les éléments biologiques. Dans un brillant travail qu'il soumit à Volney Jones² dans le cadre des cours dispensés à l'*Ethnobotanical Laboratory* de l'Université du Michigan à Ann Arbor, Grossinger (1968 : 1) a même parlé dans ces cas de véritable obsession où des auteurs comme Faulks (1958) peuvent traiter «de toutes les relations possibles [et impossibles] entre les plantes et les hommes et cela jusqu'à inclure des sujets tels que les espèces nuisibles (comme les oiseaux bruyants et les insectes), leur habitat végétal et leur façon de se protéger»³ qui n'entretiennent à peu près plus aucun rapport avec le domaine d'origine.

Il existe toutefois une seconde possibilité, soit tenter de découvrir dans les travaux effectués un fil d'Ariane qui permette de s'y retrouver. Ce fil conducteur doit répondre à des exigences très précises : il doit, par exemple, être assez homogène théoriquement et méthodologiquement pour fournir un sens ou une direction à toute l'histoire de la discipline. Dans cette perspective, et à la lumière d'une étude en cours que nous menons sur l'évolution des travaux ethnobiologiques depuis 1860 jusqu'à nos jours, la définition suivante de l'ethnobiologie

nous semble au coeur du mouvement dans la mesure où elle en constitue le noyau fort et classique autour duquel gravitent et se sont développés d'autres tendances plus ou moins affirmées.

L'ethnobiologie est ainsi l'étude des sciences biologiques telles qu'elles se pratiquent dans les diverses ethnies étudiées par l'ethnologie. Autrement dit, l'ethnobiologie s'intéresse à toutes les connaissances des diverses ethnies (y compris les ethnies dans les sociétés occidentales) en matière de plantes et d'animaux; science vient bien du latin *scientia* qui signifie «savoir» et donc connaissance⁴. Le verbe «pratiquer» qui qualifie la relation entre les divers peuples et leurs sciences n'est pas non plus contingent: il exprime bien la dualité théorique et pratique des sciences, ce que les ethnobiologistes français cherchent souvent à décrire sous la double notion de savoir et de savoir-faire quand il s'agit de consigner les savoirs des sociétés autres.

L'ethnobiologie est constituée de deux branches, l'ethnobotanique et l'ethnozoologie, dont la première est celle de fond tant par le nombre et la qualité que l'ancienneté des travaux réalisés sous son nom. Le début historique de l'ethnobiologie se perd dans la nuit des temps et varie selon les cultures où les intérêts pour les savoirs botaniques et zoologiques se confondent avec les mythes d'origine, les textes de genèse ou les livres sacrés. Pour notre propos, son début est fixé à la période qui a vu naître les premières appellations occidentales directement liées à la discipline, soit vers les années 1860. L'ethnobiologie doit être distinguée de la sociobiologie avec laquelle elle n'entretient aucun lien. Tandis que l'objet d'étude de la seconde, du moins celui relatif aux sciences sociales, est constitué de divers comportements sociaux tels l'inceste, les règles matrimoniales, les phénomènes de filiation, etc., qu'elle tente d'expliquer uniquement par la biologie, l'objet de la première se rapporte davantage au discours et aux actions sur la matière qu'au comportement et la biologie, ici, ne joue plus qu'un rôle secondaire. Comme l'affirmait si bien Conklin (1954b: 11) au sujet de son but premier qu'était l'étude des systèmes sémantiques, les données biologiques ne doivent pas en ethnobiologie avoir préséance sur l'intérêt pour la représentation des modes de connaissances culturels des éléments naturels; en ce sens, l'ethnobiologie relèverait donc, avant tout, bien plus des sciences humaines que des sciences exactes.

La brève description historique qui suit est une introduction à l'ethnobiologie. Elle vise à situer les grandes tendances, à décrire leurs origines et à esquisser les principales théories et méthodes qui sont utilisées. L'histoire de l'ethnobiologie y est présentée en sept parties,

reflétant elles-mêmes trois grandes époques: la période préclassique, qui va de 1860 à 1953 et qui voit naître, selon le mot de Portères, les premiers ethno-X (Portères, 1977) et les premières synthèses; la période classique⁵ (1954-1980) où l'étude des représentations naturelles tend à prendre en compte davantage le point de vue des principaux concernés – on passe d'un étude extérieure ou étique des phénomènes (par exemple, les usages économiques) à une étude plus émique⁶ ou intérieure des mêmes phénomènes (par exemple, les systèmes de nomenclature et de classification propres à la culture étudiée); et la période postclassique (1981 jusqu'à nos jours) marquée par des problèmes et des questions nouvelles auxquelles sont confrontés à la fois les chercheurs et les populations étudiées et qui touchent particulièrement l'appropriation des ressources végétales et animales et leur gestion. Les sept parties qui forment l'ossature de cet historique ont comme thèmes-clés les suivants: 1) Les usages économiques des plantes et des animaux (1860-1899); 2) La récolte de plus d'informations (1900-1931); 3) Les premières synthèses (1932-1953); 4) Les savoirs émiques (1954-1968); 5) La classification (1969-1980); 6) Les associations (1981- 1992); et 7) Les ressources et leur gestion (1993 jusqu'à nos jours).

Les usages économiques (1860-1899)⁷

Pour son recueil de textes en ethnobiologie, Richard Ford (1986) a choisi comme essai le plus ancien celui d'un auteur canadien, B.R. Ross, un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui écrit sur les usages économiques des animaux par les Indiens chipewyans du Canada. Ross (1861, 1862a, 1862b) a en fait publié plusieurs textes sur les usages des plantes, des animaux et des minéraux par les mêmes Amérindiens. Travaillant également à recueillir des spécimens pour un Musée, le *Royal Industrial Museum of Edinburgh*, Ross reflète extrêmement bien les préoccupations de son époque et le contexte qui vit naître les premières appellations relatives à l'ethnobiologie. Ces préoccupations, triplement économique, matériel et muséal, car orientées par des intérêts pour les usages économiques des plantes et des animaux lesquels ont amené les chercheurs à s'intéresser non seulement aux produits des arts industriels mais également aux matériaux végétaux et animaux eux-mêmes servant à la fabrication de ces produits, imprègnent la plupart des travaux de cette époque.

Les Rochebrune, Stearns, Coville, Harshberger et Mason, qui figurent parmi les fondateurs de l'ethnobiologie, sont en effet tous des chercheurs affiliés à des institutions muséales et dont les intérêts sont essentiel-

lement économiques. Rochebrune (1879, 1882-1883), par exemple, est aide-naturaliste au Muséum à Paris et travaille avec des collections archéologiques du Pérou; on lui doit d'avoir été un des premiers à tenter de circonscrire autant l'étude des usages des plantes que celle relative à l'emploi de certaines espèces animales en créant les vocables «ethnographie botanique» et «conchyliologie ethnographique». Stearns (1889), dont les recherches étaient connues de Rochebrune, était associé au département de biologie de l'Institut Smithsonian et s'est intéressé aux usages amérindiens des coquillages; il proposa ainsi d'appeler cette spécialité l'«ethno-conchyliologie» qu'il définit alors comme l'étude de la conchyliologie «dans son aspect ethnologique». Coville (1895) est conservateur au département de biologie de l'Institut Smithsonian et il est le premier à écrire un texte exclusivement consacré aux méthodes d'enquête propres à l'ethnobiologie, dans ce cas des directives sur la cueillette de spécimens botaniques et le rassemblement d'informations pour illustrer l'utilisation aborigène des végétaux. Harshberger (1896) est professeur de biologie à l'Université de Pennsylvanie et c'est en relation avec la possibilité de créer un jardin «ethno-botanique» attendant à un futur musée projeté à la même université que le terme est lancé (Anonyme, 1895a). La nouvelle discipline sera mieux définie dans un article qui paraîtra l'année suivante, en 1896, où seront illustrés, principalement à partir d'une collection archéologique d'artefacts du sud-ouest américain, ses quatre objectifs fondamentaux (Anonyme, 1895b; Harshberger, 1896). Ces objectifs, essentiellement économiques, se résumaient à l'étude des stades évolutionnistes des peuples tels que reflétés par leur utilisation des végétaux, l'analyse des mêmes végétaux pouvant aussi fournir de précieux renseignements sur les routes de migration des plantes, les routes de commerce des groupes humains et, dans certains cas, mener à la découverte de nouveaux usages ou techniques de fabrication pour les sociétés occidentales. Mason (1899), enfin, est conservateur au département d'ethnologie de l'Institut Smithsonian et crée, en 1899, le terme «ethnozoölogie» dont la définition se réduit à la simple liste des espèces utilisées dans une culture donnée. Mason inclut cette ethnozoologie dans un ensemble qu'il nomme la «zoötechnie» et qui comprendrait alors le savoir sur les animaux.

D'autres auteurs ont aussi laissé leur empreinte durant cette période et ne sont pas à négliger. Outre tous ceux qui sont connus pour avoir répertorié les multiples usages des plantes et des animaux tels les Palmer (1871, 1878), Havard (1895, 1896), Heckel (1897), Sébire (1899) et autres, il y a Powers (1875), par exemple, qui proposa

le terme «botanique aborigène» pour la nouvelle science, laquelle appellation connut un certains succès durant ces décennies (Coville, 1895; Mason, 1889). Il y a aussi Paso y Troncoso (1883-1884), dont les idées étaient toutefois trop avancées pour son époque – il montra dans un travail extrêmement intelligent en quoi les connaissances botaniques des anciens Nahuas du Mexique pouvaient prétendre au titre de science – , et qui n'influença guère son époque; il demeure, encore aujourd'hui, largement méconnu.

À quelques exceptions près, tous les travaux américains et français relatifs aux connaissances autochtones des plantes et des animaux de la fin du siècle dernier, posent néanmoins ces savoirs dans un schéma évolutif. Les autochtones ne sont pas civilisés, ils n'ont pas de système classificatoire (Powers, 1875 : 373), leur savoir médical ne vaut rien (Mooney, 1891 : 322) ou relève de la superstition (Heckel, 1900 : 552), de la fantaisie (Lasnet, 1900 : 171) ou du fétichisme (Sébire, 1899 : xii). Dans ces conditions, le seul intérêt qu'on puisse leur porter devient de nature utilitaire. On cherche alors les produits alimentaires, médicaux, textiles, fourragers, à caoutchouc, etc., les plus susceptibles de contribuer au développement des sociétés plus civilisées. Les travaux d'analyse pour déterminer les valeurs nutritives, pharmacologiques ou industrielles de ces produits nouvellement «découverts» se multiplient. Dans ce contexte, il ne faut pas s'étonner que les premières définitions aient toutes été orientées vers les usages économiques des plantes et des animaux par les populations étudiées.

Plus d'informations (1900-1931)

L'époque qui suit voit le champ de l'ethnobiologie s'élargir proportionnellement à l'éventail des informations recherchées. À l'attrait pour l'usage économique succède graduellement, quelquefois imperceptiblement, une ère où la recherche de données nouvelles reflète définitivement un intérêt pour comprendre les autres cultures que la société occidentale et qui éloigne du confinement aux préoccupations économiques. Le mot ordre est lancé par Robbins, Harrington et Freire-Marreco (1916) dont le second auteur est connu pour être un des premiers à avoir écrit des travaux consacrés exclusivement à l'ethnobotanique *et* à l'ethnozoologie (voir aussi Henderson et Harrington, 1914) :

Il est relativement facile pour quelqu'un de ramasser des plantes, de recueillir leurs noms indiens, de faire identifier ces plantes par un botaniste puis, ultérieurement, de produire une liste de plantes avec leurs noms indiens et des notes sur leurs usages médicaux et

autres. L'ethnobotanique mérite mieux que cela : *elle doit fournir plus d'informations*; elle doit pénétrer plus profondément au coeur même des pensées et de la vie des peuples étudiés. (Robbins, Harrington and Freire-Marreco, 1916 : 1; nos italiques)

Ce changement de cap s'exprime de plusieurs façons. La recherche de plus d'informations montre encore en partie un intérêt pour les usages économiques puisque certains chercheurs exigent des données pour améliorer les produits déjà connus ou en découvrir de nouveaux. C'est là, par exemple, le programme de la *Revue de Botanique appliquée et d'Agriculture coloniale*⁸ qui voit le jour en 1921 et qui succède à la *Revue des cultures coloniales* (1897-1904) et au *Journal d'Agriculture tropicale* (1901-1919) dont les buts étaient sensiblement les mêmes. Auguste Chevalier, qui en fut longtemps le rédacteur, reconnaît explicitement l'intérêt des produits coloniaux lorsqu'en présentant les objectifs du Laboratoire d'agronomie coloniale qu'il dirige également, il insiste sur la nécessité de «réunir une documentation tenue constamment à jour sur les principaux produits coloniaux : coton, caoutchouc, oléagineux, caféier, théier, plantes vivrières, cacaoyer, épices, sériciculture, bois» (Chevalier, 1921 : 5).

Mais cette recherche ne s'en tient pas uniquement aux usages. L'importance de consigner les noms vernaculaires des espèces gagne du terrain, ce qui ouvrira ultérieurement la porte aux études linguistiques plus sophistiquées des années 1960. Notons à cet égard les travaux de Camus (1913) en Indochine, de Bartlett (1926) au Sumatra, de Popenoë (1926) au Maroc, de Watson (1928) en Malaisie, de l'abbé Walker (1930, 1931) au Gabon et surtout l'oeuvre magistrale de Rolland (1967a [1877-1915]; 1967b [1896-1914]), un pur travail de nomenclature avec une pléiade de données d'histoire naturelle, de linguistique et de mythologie relatives à plusieurs langues de l'Europe et de l'extrême nord de l'Afrique et de l'Asie occidentale.

En plus de la nomenclature, ce ne sont pas les sujets qui manquent en cette période qui bouillonne d'effervescence. Les classifications vernaculaires (Gilmore, 1919 : 137-138; Setchell, 1924 : 220-224; Steedman, 1930 : 454), les savoirs relatifs aux noms des parties de plantes ou d'animaux et à leurs fonctions (Chamberlain, 1906; Henderson et Harrington, 1914 : 9; Robbins, Harrington et Freire-Marreco, 1916 : 11-25), les connaissances sur les comportements animaux (Jenks, 1911), les croyances et les mythes relatifs à la flore et à la faune (Griaule, 1930; Hocart, 1916; Swanton, 1913) deviennent autant d'objets d'études qui permettront éventuellement, selon le mot

de Gilmore, d'interpéter de façon plus intelligente les cultures d'où ces informations sont tirées :

Une autre raison potentielle de rassembler de telles informations pendant qu'il en est encore temps, avant la mort des gens âgés qui sont seuls à les posséder, est que c'est uniquement à la lumière de la connaissance des environnements physiques que le folklore, les rites, les cérémonies, les coutumes, les chants, les histoires, et la philosophie pourront être interprétés intelligemment. (Gilmore, 1919 : 45)

La présence de véritables systèmes de classification chez les autochtones n'est pourtant pas encore reconnue, malgré certaines études anthropologiques générales sur le sujet (Durkheim et Mauss, 1901-1902) ou des travaux ethnobotaniques qui marquent un pas en ce sens : par exemple, Setchell (1924 : 220-224) qui admet que les Samoans possèdent un système de nomenclature ainsi que des idées sur l'évolution des espèces et qu'ils établissent des affinités entre les plantes. Contrairement à la période précédente, les chercheurs s'étonnent toutefois de l'ampleur des connaissances et de leur diversité. Onze monographies ethnobiologiques, pour s'en tenir uniquement à celles dont le titre réfère explicitement à l'ethnobotanique ou à l'ethnozoologie, paraissent entre 1900 et 1931 et viennent en témoigner (Barrows, 1900; Beckwith, 1927; Chamberlin, 1911; Henderson et Harrington, 1914; Robbins, Harrington et Freire-Marreco, 1916; Roys, 1976 [1931]; Setchell, 1924; Smith, 1923, 1928; Steedman, 1930; Stevenson, 1915). Dans ces monographies, on insiste souvent sur la possibilité d'études comparatives et sur l'uniformisation des méthodes d'enquête (critères pour choisir les informateurs, importance de la langue durant l'enquête, utilisation de spécimens ou de planches, précisions sur le montage des spécimens). Celle de Steedman⁹, faite à partir des notes de Teit, et qui porte sur les Indiens Thompson de la Colombie britannique, est une des rares oeuvres à présenter formellement le savoir des autochtones selon les noms vernaculaires des espèces et non selon leur ordre dans la biologie occidentale, savante ou vulgaire. Or, cette approche tranche avec son époque et annonce déjà la période classique de l'ethnobiologie.

Les premières synthèses (1932-1953)

Dans ce contexte, l'ethnobiologiste est constamment confronté au problème de délimitation de son champ d'investigation, de définition de son point de vue ou «centre de gravité». Cette situation, ainsi que le développement rapide de l'ethnobiologie durant la dernière décennie et l'émergence récente du sujet comme do-

maine d'enquête plutôt distinct, a mené plusieurs chercheurs à tenter de circonscrire et définir le champ de l'ethnobiologie et, plus particulièrement, celui de l'ethnobotanique. (Castetter, 1944: 161)

Vraisemblablement, l'accumulation des données prônée par Harrington porta fruit. On constata le fait, en ethnobotanique surtout («Une grande quantité de données associée d'une manière ou d'une autre au contact entre les peuples primitifs et les plantes s'est accumulée» [Jones, 1941: 219]) et le besoin sinon la nécessité de mieux orienter les efforts de recherche et d'ordonner cette masse d'informations se fit sentir. Ce besoin se manifesta, entre autres, dans la création d'un centre spécialisé, la production d'ouvrages dans une série spécialisée et la rédaction de nombreuses synthèses.

En 1932, l'ethnobotaniste Gilmore publia ainsi une synthèse sur les activités de l'*Ethnobotanical Laboratory* de l'Université de Michigan dont les travaux d'identification botanique de matériel archéologique avait commencé dès 1930. Le Laboratoire reçut ses lettres patentes en 1938¹⁰ et constitue le plus ancien du genre au monde. Cette synthèse ainsi que de nombreuses autres qui furent publiées entre 1932 et 1953, soit théoriques (Castetter, 1944; Harrington, 1947; Hédin, 1946; Jones, 1941; Maldonado-Koerdell, 1940; et Schultes, 1941), soit régionales (Hill, 1945 et Yepes Agredo, 1953), ne posent pas encore les savoirs des ethnies étudiées par l'ethnologie comme de véritables sciences bien qu'une tendance à épurer l'ethnobiologie de son aspect uniquement utilitaire marque un autre pas dans cette direction. Cette démarcation trouve son expression la plus manifeste dans la distinction naissante entre des études ethnobotaniques d'une part et des études de botanique économique d'autre part autour de laquelle d'autres chercheurs vont se rattacher.

La distinction apparente entre ces deux démarches réside dans l'importance attachée à l'usage des plantes. La botanique économique est en fait de la botanique appliquée où l'intérêt pour l'autre passe après l'intérêt de l'homme blanc pour les produits et les matières végétales à la base de ces produits (Castetter, 1944: 161; Jones, 1941). Ainsi, la botanique économique fera beaucoup moins de cas de l'aspect langagier de l'interaction entre les humains et les plantes, la nomenclature vernaculaire y sera traitée de façon marginale et, quand elle le sera, elle donnera lieu davantage à des travaux d'érudition, qu'à des analyses permettant de pénétrer davantage «au coeur même» des populations étudiées. Harrington insiste beaucoup sur l'étude de la langue vernaculaire en

ethnobiologie et parle même en 1947 de présence de système taxinomique élémentaire dans les cultures autochtones. Cette position contraste fortement avec celle de la botanique économique – et peu importe, comme le dit si bien Grossinger (1968), que ces tenants reconnaissent qu'ils font davantage de la botanique économique que de l'ethnobotanique ou non – pour qui prime l'étude des plantes cultivées, des plantes narcotiques, des techniques et le caractère expérimental (génétique) des analyses des végétaux sur les aspects émiques des rapports entre les groupes humains et leur milieu naturel.

Comme l'exprime si nettement Castetter qui forgea le terme «ethnobiologie» (Castetter, 1935), il arrive que la botanique économique s'intéresse «aux relations entre l'homme primitif et les plantes, mais elle ne le fait que rarement pour ces relations en soi» (ibid., 1944: 161). Il est toutefois difficile de classer, dès cette époque, certains auteurs selon leur appartenance à une ou l'autre de ces tendances. Castetter qui est ethnobiologiste tombe souvent dans sa série de sept monographies ethnobiologiques¹¹ dans la description essentiellement utilitaire et, à l'autre extrême, des auteurs comme Schultes (Vestal et Schultes, 1939) ou Haudricourt¹² (Haudricourt et Hédin, 1987 [1943]) vont insister sur l'étude des langues à travers leur intérêt premier pour les relations entre les groupes humains et les plantes utiles. Par conséquent, dans les années 1930, il vaut peut-être mieux parler de tendances que de véritables écoles qui ne se développeront davantage qu'avec les années, par exemple, avec la création de la revue *Economic Botany* en 1947.

Au Canada, il y a une production intéressante en ethnobiologie dont la tête de file est assurée par Jacques Rousseau qui tour à tour est un des premiers à utiliser en français, au Québec et à l'étranger, les appellations «ethnobotanique» (1935), «ethnozoologie» (1946b) et plus tard «ethnobiologie» (1961)¹³. Il écrit aussi, chronologiquement, sur les connaissances botaniques de Jacques Cartier (1937), des habitants de l'Île aux Coudres au Québec et des Amérindiens mohawks (Rousseau et Raymond, 1945) de Caughnawaga, des habitants de l'île D'Anticosti (Rousseau, 1946a), des Amérindiens abénakis (1947) et sur les connaissances botaniques et zoologiques des Gaspésiens (1948). Bien que le vocabulaire qu'il utilise pour qualifier ces savoirs (folklore, notion populaire, herbalisme simple, parascientifique) traduise bien une perception hiérarchique de la connaissance humaine qui fait de la science académique l'étalon par excellence, Rousseau n'en demeure pas moins le représentant le plus prolifique des cheminements améri-

cains et français : il est très au fait des publications américaines, correspond avec l'*Ethnobotanical Laboratory* du Michigan et ira éventuellement enseigner à Paris et travailler de concert avec les ethnobotanistes du Muséum national d'Histoire naturelle. Qui de mieux choisir pour être vice-président du Huitième Congrès International de Botanique qui se tiendra à Paris en 1954 et assurer en même temps la présidence de la section Ethnobotanique, une autre première dans l'histoire de l'ethnobiologie.

Les savoirs émiques (1954-1968)

La thèse de doctorat de Conklin, défendue la même année que ce congrès de 1954, constitue par ailleurs une des oeuvres les plus marquantes de l'histoire de l'ethnobiologie¹⁴. Non seulement, elle eut alors comme effet d'imprégner d'une nouvelle direction l'ensemble des travaux mais elle sortit également la discipline du cercle restreint de chercheurs spécialisés où elle restait encore confinée depuis ses modestes débuts. Cette thèse qui portait sur le savoir botanique des Hanunóo des Philippines posa pour la première fois, de façon spectaculaire, dans des termes clairs, l'importance des savoirs autres que ceux des sociétés occidentales. Que les Hanunóo possédassent 1 625 noms différents de plantes (1954b : 116) étaient toute une révélation, sans compter que ce nombre était également supérieur au 1 300 espèces distinguées par la science académique au moment du relevé de Conklin (Conklin dans Lévi-Strauss, 1962 : 202-203). Lévi-Strauss s'en servit amplement dans son ouverture de la *Pensée Sauvage* (1962), avec d'autres exemples pris à même les travaux d'ethnobiologistes connus tels ceux de Barrows (1900), Henderson et Harrington (1914), Robbins, Harrington et Freire-Marreco (1916), Whiting (1939), Fox (1952), etc., pour illustrer l'envergure des systèmes de nomenclature et de classification autochtones.

Le coup d'envoi était donné et il porta fruit. Les chercheurs commencèrent dès lors à considérer la botanique ou la zoologie académique d'où ils tiraient pour la plupart leur origine comme secondaire et l'accent fut mis davantage sur une lecture de la perception des phénomènes vivants par les populations mêmes qui étaient étudiées : «Notre intérêt premier ne concerne pas les données botaniques taxinomiques mais plutôt le savoir populaire botanique des Hanunóo et son organisation. Les considérations botaniques scientifiques sont secondaires et sont incluses seulement pour éclairer la comparaison entre deux domaines sémantiques» (Conklin, 1954b : 11).

Il faut dire également que les travaux linguistiques de la même époque convergèrent dans le même sens et

ils eurent leur part d'influence dans le développement des recherches ethnobiologiques. Que ce soit l'hypothèse de Sapir-Whorf voulant que la réalité sociale obéisse aux impératifs de la langue d'un groupe donné, le concept de vision du monde déjà utilisé par le linguiste allemand Humboldt au tournant du XVIII-XIX^e siècle pour exprimer les différences culturelles de perception, la méthode componentielle – c'est-à-dire une méthode visant à analyser un ensemble donné en fonction de ses ségrégats et de leurs composantes contrastantes – élaborée par Frake (1962), Goodenough (1956), Lounsbury (1956) et d'autres linguistes américains, la différenciation entre émique et étique du linguiste Pike (1954), toutes ces théories qui étaient appliquées dans divers domaines de connaissances (nomenclature de parenté, perception des couleurs, système de maladies, etc.) apparaissent également de plus en plus dans les études ethnobiologiques (par exemple, Black, 1967; Bright et Bright, 1965).

Les mêmes chercheurs, linguistes, anthropologues ou ethnobiologistes, s'intéressent également aux systèmes de classification et le phénomène est notable car ce sujet deviendra primordial dans les travaux à venir; il n'est pas non plus étranger à une des nouvelles appellations du mouvement américain décrit ci-dessus connu sous des noms variés comme ceux de Nouvelle Ethnographie, d'Anthropologie cognitive ou d'Ethnoséman-tique, mais aussi d'Ethnoscience. Le dernier terme, qui apparaît en 1950 dans l'index de *Outline of Cultural Materials* de Murdock et al. (3^e éd.), un document servant à ordonner les données accumulées dans les *Human Relations Area Files*, et qui référerait à l'origine aux «Idées au sujet de la nature et de l'homme» (ce qui comprenait l'ethnobotanique, l'ethnozoologie mais aussi l'ethno-météorologie, l'ethnophysique, etc.), en vint rapidement à signifier d'une part, par réduction, le seul aspect classificatoire de ces idées (Sturtevant, 1964), mais également, d'autre part, une méthode d'analyse sémantique pour mettre à jour le même aspect (Anthropological Linguistics, 1966 N.S. *Ethnoscience*). Cet emploi ambigu du terme «ethnoscience» – à la fois objet d'étude et méthode – fut critiqué par Barrau (1984; 1985), ce qui n'empêcha nullement sa diffusion en France où on l'utilise encore aujourd'hui volontiers pour désigner les travaux ou les enseignements de type ethnobiologique.

Par contre, lorsqu'il fit son apparition, le terme «ethnoscience» fut aussi critiqué pour une autre ambiguïté qu'il véhiculait et qui revêt beaucoup d'importance dans le cadre de l'évolution de l'ethnobiologie. Il s'agit ici du caractère «scientifique» des classifications autochtones qui sitôt remis en question (Spaulding dans Sturte-

vant, 1964: 99) fut aussitôt défendu par certains anthropologues: la science étant essentiellement une mise en ordre de l'univers, les classifications autochtones ne pouvaient être considérées autrement (Sturtevant, 1964: 99).

Malgré cette constatation, le savoir global des autres reste toujours qualifié dans les travaux de ces deux décennies en des termes qui le positionnent à l'opposé de la science si ce n'est comme préscientifique: il s'agit toujours de «vision du monde» (Black, 1967), d'«histoire naturelle» (Malkin, 1962: 3), de savoir équivalent aux biologistes prélinnéens (Wyman et Bailey, 1964: 16) même si, d'autre part, le champ de recherche en ethnobiologie montre dans certains travaux un élargissement au delà des simples études taxinomiques (par exemple, Malkin [1956a, 1956b, 1958, 1962], connu pour ses travaux ethnozoologiques, qui consigne de nombreuses données sur les connaissances autochtones relatives à l'écologie des animaux, à leur reproduction, à leurs comportements, etc.).

En France, la séparation de l'ethnobotanique et de la botanique économique se fait également sentir comme cela s'était produit en Amérique. Portères qui dirigera le Laboratoire d'Ethnobotanique fondé en 1963¹⁵, lequel vint remplacer le Laboratoire de Botanique tropicale, le spécifie clairement dans un texte théorique de l'époque: «La Botanique économique traite des plantes utiles, cultivées ou non [...] Elle s'inscrit plus ou moins en marge de l'Ethnobotanique, en tant que Botanique appliquée à l'Homme, appliquée aux Sociétés humaines» (1961: 103). Rousseau, quant à lui, en fera toujours une des divisions majeures de l'ethnobotanique qui comprend aussi comme grande division celle d'une «analyse des concepts populaires de biologie végétale» (Rousseau, 1961: 93).

La classification (1969-1980)

Aux théories émiqes de ces années 1950 et 1960 succédèrent ce que nous nommerons les grands travaux de l'ethnobiologie. Ce sont des travaux pratiques, sophistiqués dans leurs innombrables détails, mettant à contribution tous les progrès théoriques et méthodologiques des années précédentes. Ces analyses portent surtout sur les classifications, mais il y a des développements importants du côté de la nomenclature et des savoirs globaux.

Le coup d'envoi est donné par l'ouvrage collectif édité par Tyler (1969), *Cognitive Anthropology*, qui regroupe un ensemble de textes d'ethnolinguistes, d'anthropologues et d'ethnobiologistes. En ce qui concerne l'ethnobiologie, plusieurs textes sont inédits et exploitent les diverses possibilités offertes par la linguistique

et d'autres disciplines dans l'analyse des classifications et les méthodes de cueillette des données: notions de structure, de taxinomie, de ségrégats, de traits saillants, de niveaux de contraste, de paradigmes; manières de présenter les données soit en boîte, sous forme d'arbres ou encore en diagramme de Venn; raffinement méthodologique dans le rassemblement des données comme les méthodes d'élicitation contrôlée ou la «chambre blanche» de Black; prise en considération de la variation entre les informateurs; etc.

Deux grandes oeuvres américaines marquent particulièrement cette période: le travail monumental de Brent Berlin et ses collègues (1974) sur les principes de classification tzeltal des végétaux et le pendant zoologique chez les mêmes Tzeltals du Chiapas au Mexique, l'étude de son élève, Eugene Hunn (1977). Les données de base et le terrain des premiers sont impressionnants. Il s'agit d'une étude qui s'est déroulée pendant plus de 10 ans, où plus de 100 000 spécimens de plantes furent récoltés et 64 informateurs interrogés. Les données lexémiques totalisent plus de 1 000 différents noms pour référer aux plantes (Berlin et al., 1974: 37) – d'un autre côté, pas moins de 557 noms sont utilisés pour les animaux (Hunn, 1977: 79). L'analyse de ces termes est très sophistiquée tant du point de vue de la nomenclature (lexèmes primaires analysables et non analysables et lexèmes secondaires) que de la classification (découpage en cinq niveaux principaux¹⁶ dont le taxon initial, la forme du vivant, le niveau générique, le niveau spécifique et le niveau variétal). Berlin et al. proposent également dans leurs travaux des méthodes d'évaluation des correspondances entre les systèmes vernaculaires et académiques, qui trouveront leur plus grand développement méthodologique chez Hunn (1977).

Les Américains ne sont toutefois pas les seuls à proposer des modèles d'analyse des données même si, par ailleurs, leur influence se fera sentir beaucoup plus loin (par exemple, au Japon¹⁷: Matsui, 1975a et b). Bulmer (1976), connu pour ses études ethnozoologiques en Nouvelle-Guinée, proposera une autre terminologie de base (analyse des lexèmes en monôme, binôme, trinôme et expression et concept d'«espèce logique», de «speciemi», etc.). Il en va de même de Friedberg (1974) qui – en cela elle suivra la voie ouverte par Conklin –, suggérera d'utiliser plutôt les expressions «terme de base», «attribut» et «type de plante», pour référer aux catégories et aux noms vernaculaires et de prendre en compte également la pluralité du phénomène classificatoire que l'on peut envisager sous au moins trois aspects distincts, soit l'identification, la nomenclature et la classification.

Parallèlement à ces auteurs qui à la fois s'inspirent des recherches américaines tout en les critiquant (voir aussi Martin, 1975), d'autres multiplient les travaux et initient de nombreuses activités plus ou moins directement liées à l'ethnobiologie. À ce chapitre, il convient de noter en France un premier colloque consacré exclusivement à l'ethnozootologie dont les actes sont publiés par Raymond Pujol (1975), les activités pédagogiques autour du Laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozootologie du Muséum national d'Histoire naturelle qui incluent les enseignements¹⁸ de Portères, Barrau, Pujol et autres (Portères et al., 1969-1970) et la publication en 1971 par Luc Bouquiaux et Jacqueline Thomas¹⁹ d'un guide d'enquête sur les langues à tradition orale (nombreuses rééditions depuis et une traduction anglaise en 1992 par le *Summer Institute of Linguistics*). Ce dernier guide comprend de précieux textes méthodologiques de Thomas, Friedberg, Venot et Bulmer destinés aux étudiants désireux d'effectuer des missions spécialisées en ethnobotanique ou en ethnozootologie.

Les pays hispanophones de l'Amérique connaissent aussi un intérêt croissant pour l'ethnobiologie, en particulier l'ethnobotanique (Barrera-Marín, Barrera Vázquez et López Franco, 1976; Cavalcante et Frikel, 1973; Martínez-Crovetto, 1971; Tapia, 1978, 1980). Les savoirs globaux font l'objet d'études de plus en plus fines – par exemple, les travaux de Heinz (1971, 1976-77; Heinz et Maguire, 1974; etc.) sur les connaissances botaniques et zoologiques des Bushmen – sans toutefois dépasser le stade descriptif. Les développements théoriques restent le propre des travaux sur la nomenclature et la classification²⁰, principaux chevaux de bataille des ethnoscientifiques américains (voir les modèles mathématiques de Kay, 1971) et de leurs successeurs (la quête d'universaux lexémiques, par exemple chez Brown, 1977, 1979).

Les associations (1981-1992)

Dans les années 1980, les recherches en ethnobiologie atteignent un rythme de croisière qui depuis n'a jamais dérogé. La production d'ouvrages est considérable et l'ethnobiologie devient une discipline internationale avec de solides bases tant aux États-Unis et en France qu'en Angleterre, au Mexique, dans quelques pays sud-américains, en Inde et en Chine. Les thèmes classiques comme la classification et la nomenclature sont approfondis ou donnent lieu à des monographies ou des publications reflétant une partie de la production des années antérieures de chercheurs chevronnés (Alcorn, 1984; Berlin, 1992; Brown, 1984; Ellen, 1993; Friedberg, 1990; Posey, 1981, 1984). Signes des temps, de nouveaux thèmes sont abordés, miroirs des intérêts plus contem-

porains en ethnologie : par exemple, le rôle des femmes dans les rapports aux plantes (Norton, 1985), le débat utilitarisme/intellectualisme (Hays, 1982, Hunn, 1982, etc.), l'importance culturelle des éléments biologiques et une échelle pour la mesurer (Turner, 1988), le caractère non arbitraire des sons dans les noms des éléments biologiques (Berlin et O'Neill, 1981) et la reconstruction ou l'étude historique des sciences biologiques autochtones (Fradkin, 1990) ou occidentales (Atran, 1986).

La production est si grande qu'elle donne aussi lieu à des synthèses locales ou historiques. Initiées par Ford (1978), ces synthèses surtout ethnobotaniques restent toutefois limitées aux pays d'Amérique latine (Friedberg, 1981; Gómez-Pompa, 1982; Martínez Alfaro, 1991; Toledo, 1982). De nouvelles sous-disciplines se confirment comme la paléoethnobotanique dont l'appellation date de 1959 (Helbaek, 1959) et qui s'intéresse à l'interprétation des débris archéologiques dans le but de comprendre les interactions entre les populations humaines et les plantes. Plusieurs ouvrages collectifs ou méthodologiques voient le jour particulièrement durant cette période (Hastorf et Popper, 1988; Pearsall, 1989; Van Zeist et Casparie, 1984).

Mais la décennie 1980-1990 est surtout marquée par une tendance au regroupement entre chercheurs qui s'exprime, entre autres, dans une collaboration accrue entre spécialistes académiques et autochtones à tel point que certains autochtones deviennent des partenaires égaux dans la recherche ethnobiologique. Saem Majnep, un Kalam de la Nouvelle Guinée, célèbre comme coauteur d'un livre écrit avec Ralph Bulmer sur les oiseaux de son pays (Majnep et Bulmer, 1977), en témoigne amplement. Il a produit également avec Bulmer, durant ces années, une série d'ouvrages sur les sciences botaniques et zoologiques des mêmes Kalam (Majnep et Bulmer, 1983, 1990).

Ce genre d'association n'est pas sans aucun lien avec une reconnaissance plus grande de l'importance des sciences autochtones. Si cette reconnaissance n'est pas encore visible dans les appellations qu'on utilise pour référer aux savoirs non occidentaux (les concepts de «savoir populaire», «savoir naturaliste», «histoire naturelle» sont toujours en faveur, sans compter l'arrivée d'un tout dernier dans cette série, TEK pour «Traditional Ecological Knowledge» ou parfois «Traditional Environmental Knowledge»), elle est manifeste dans les tentatives d'intégration de ces mêmes savoirs dans les prises de décisions sur les ressources des populations concernées. Ce développement, sur lequel nous reviendrons ci-dessous, commence dans les années 1980 (Alcorn, 1981; Posey, 1988) mais devient omniprésent à la décennie suivante.

La création de très nombreuses sociétés et revues spécialisées, ainsi que la tenue de congrès nationaux et internationaux durant les années 1980, confirme également la tendance au regroupement notée pour la période. Aux États-Unis, la *Society of Ethnobiology, Inc.* est créée en avril 1982; son journal, le *Journal of Ethnobiology* paraît depuis 1981 et le société tient des congrès annuels depuis 1978. Sur le plan international, la *International Society for Ethnobiology* est fondée dès son premier congrès qu'elle tient à Belém au Brésil en 1988. Les actes de ce congrès (Posey et Overal, 1990), ainsi que ceux des deuxième (Chine, 1990) et quatrième (Inde, 1994) congrès, seront aussi publiés (Shengji et al., 1996; Jain, 1996). En Inde, la *Society of Ethnobotanists* est fondée en 1980; elle a son actif un annuaire mondial des ethnobotanistes (Jain, Minnis et Shah, 1986) et un journal spécialisé, *Ethnobotany*, dont le premier numéro paraît en 1989. En France, Raymond Pujol organise un second colloque d'ethnozoologie en 1989 dont certains travaux ont été publiés en 1996 dans le *JATBA*, laquelle revue porte depuis 1994 le sous-titre *Revue d'ethnobiologie*. Serge Bahuchet initie en 1985 la collection «Ethnoscience» (SELAF, Peeters) au sein de laquelle on trouve plusieurs monographies spécialisées en ethnobiologie. Toujours en France, un groupe du Laboratoire d'anatomie comparée au Muséum national d'Histoire naturelle fonde en 1984 une société, «L'homme et l'animal. Société de recherche interdisciplinaire» dont l'organe de diffusion, *Anthropozoologica*, paraît la même année. En Chine, un département d'ethnobotanique voit le jour en 1984 au *Kumming Institute of Botany*; depuis lors, il a publié plus de 120 articles et 11 monographies en ethnobiologie et tenu une dizaine d'ateliers spécialisés et de symposiums sur des sujets reliés. En Colombie, le *Grupo Etnobotánico latinoamericano* est fondé en 1986; depuis, il a publié un annuaire et un bulletin, *Etnobotánica*, qui paraît sporadiquement. Au Mexique, plusieurs symposiums sont tenus entre 1976 et 1984, dont les actes, entre autres du premier, sont publiés en 1982 (Bárcenas et al., 1982); le premier numéro de la revue mexicaine *Etnoecológica* paraîtra en 1992. Aux États-Unis, enfin, la *International Society for Anthrozoology* sera créée vers le début des années 1990. Son organe de diffusion, qui est un bulletin signalétique, porte depuis 1997 le nom de *Human & Other Species*.

Les ressources et leur gestion (1993 jusqu'à nos jours)

Alors que toutes ces associations se développent et que d'autres études minutieuses se réalisent (Balée, 1994) ou que de nouveaux manuels méthodologiques voient le

jour (Martin, 1995), les préoccupations internationales concernant les ressources renouvelables, les rapports entre pays riches et les pays en voie de développement, la mondialisation de l'économie et la recherche de nouveaux produits et débouchés commerciaux influent de plus en plus sur les recherches de type ethnobiologique. Le premier éditorial du *People and Plants Handbook*, un bulletin de liaison ethnobotanique produit par WWF-International, l'UNESCO et les Jardins britanniques KEW, exprime bien ces influences en commençant dès les premières lignes comme suit :

Le savoir écologique traditionnel... La conservation de la biodiversité... L'accès aux ressources génétiques... Le développement communautaire... Les droits intellectuels de propriété. Voilà les mots-clés qui nourrissent les nombreux débats relatifs au rôle des communautés locales dans la gestion et la conservation des régions naturelles et des ressources biologiques mondiales. (Martin, 1996 : 1)

Ces sujets à la mode, il va sans dire, ont en effet de quoi se nourrir dans les travaux ethnobiologiques. Depuis quelques années, des études effectuées par – ou en collaboration avec – des ethnobiologistes connus sur des produits à valeur économique ont fleuri, que ce soit en particulier les plantes alimentaires et leur caractère nutritif (Kuhnlein et Turner, 1991) et les plantes médicinales et les possibilités qu'elles offrent (Grenand, Moretti et Jacquemin, 1987; Schultes et Raffauf, 1990). Les analyses chimiques ont reprises de plus belle et on se croirait en partie revenu aux sources historiques de l'ethnobiologie alors que l'intérêt pour les produits économiques occupait toute la scène.

Cependant, il y a quelques différences. D'une part, les usages économiques ne constituent plus le seul intérêt; les travaux ethnobiologiques ont des acquis théoriques et méthodologiques importants du côté des nomenclatures et des classifications et l'aspect culturel tant prôné par les Gilmore, Harrington et autres a maintenant plein droit de cité dans les travaux en cours. D'autre part, les populations locales où sont effectuées les mêmes recherches ne sont plus aussi naïves; elles veulent leur part du gâteau d'autant plus que les ingrédients qui le composent sont pris à même leurs ressources et leur territoire. La présence de ces nouveaux partenaires, plus d'autres facteurs culturels et historiques propres aux sociétés occidentales qu'il n'est pas loisible de détailler ici, sont à la source de nombreux débats, prises de positions et orientations nouvelles qui transparaissent actuellement dans les recherches en ethnobiologie et dans des disciplines connexes.

La déclaration de Belém témoigne de ces débats. Il s'agit d'une résolution adoptée au premier congrès international d'ethnobiologie en 1988 où sont abordés les thèmes de compensation aux populations locales pour l'utilisation de leurs savoirs et de leurs ressources biologiques, de retour des résultats de la recherche aux populations étudiées, d'intégration des membres des communautés étudiées au processus de la recherche, etc. Les publications effectuées sous l'acronyme TEK en sont une autre manifestation bien qu'elles ne relèvent pas de l'ethnobiologie à proprement parler. En fait, TEK apparaît de plus en plus comme l'oeuvre d'administrateurs, de géographes, d'écologistes qui utilisent certains acquis de l'ethnobiologie en dilettantes à tel point que malgré les intentions nobles de départ à l'effet de traiter comme partenaires égaux les sociétés non occidentales dans l'exploitation des ressources par les sociétés occidentales, on en arrive à des réductions simplistes qui opposent la science des autochtones à la science académique, et du même coup, perpétuent la même inégalité supposément décriée initialement. Un seul exemple suffira; parmi toutes les oppositions dualistes qui sont reprises par les tekiens pour définir les savoirs autochtone et scientifique (intuitif/analytique, holistique/réductionniste, subjectif/objectif, expérience *versus* positivisme, lent/rapide, inclusif/sélectif, cyclique/linéaire... et j'en passe dans Wolfe et al. (1992: 13) qui est repris dans plusieurs textes de Inglis, 1993 et ailleurs), il y a le thème de la classification qui subit le même sort (écologique *versus* génétique et hiérarchique). Or, si non seulement l'histoire de l'ethnobiologie mais également celle de l'anthropologie nous enseigne quelque chose, c'est bien que les sociétés non occidentales ont et ont toujours eu des systèmes de classification hiérarchisés intégrant leur connaissance des éléments biologiques. Depuis Durkheim et Mauss (1901-1902) en anthropologie et depuis les toutes premières études du début du siècle en ethnobiologie, le fait est assuré. Qui plus est, depuis fort longtemps, les chercheurs en ethnobiologie ont également constaté que les sociétés non occidentales avaient des conceptions évolutives relatifs aux espèces («Dans ses mythes sur la nature, il [le Samoan] montre, ou semble montrer, une appréciation très définie de la succession des végétaux, ainsi qu'une idée extraordinaire de l'évolution», Setchell, 1924: 220). Parmi les tekiens, il y a toutefois quelques exceptions. Il est à souhaiter que celles-ci, par leur utilisation plus scientifique des méthodes ethnobiologiques (par exemple, Nakashima, 1991), influenceront davantage l'orientation des travaux effectués sous TEK ou autres acronymes du genre (TEKMS, TUS, TBK, etc. respectivement pour «Traditional Eco-

logical Knowledge and Management Systems», «Traditional Use Studies», «Traditional Botanical Knowledge», etc.).

Ce bref aperçu historique à partir des préoccupations premières des chercheurs pour les usages économiques des plantes et des animaux jusqu'aux problèmes contemporains mondiaux concernant les ressources renouvelables et leur partage qui ajoutent un aspect politique aux recherches en cours, en passant par les développements méthodologiques et théoriques qu'a connus en cent ans la discipline, constituent un premier volet d'introduction à l'ethnobiologie. Les articles suivants, tous d'ethnobotanistes et d'ethnozoologistes de grande réputation, forment le second volet. Ils permettront au lecteur de saisir en quoi les travaux d'aujourd'hui reposent sur un cumul de méthodes, de théories et d'expériences qui animent la discipline et lui assurent un renouvellement continu. Ils permettront aussi d'apprécier, à la lumière du contexte qui vient d'être dessiné à grands traits, l'actualité des sujets classiques de l'ethnobiologie comme la classification (E. Hunn), la comparaison des données qui gagne des adeptes (N. Turner et D. Loewen), l'interdisciplinarité de l'ethnobiologie qui permet d'avancer des hypothèses fort intéressantes sur les relations entre la culture et les éléments biologiques (B. Meilleur), l'intérêt d'élargir les études conceptuelles au-delà de la nomenclature et de la classification et d'établir des modèles pour refléter véritablement les sciences non occidentales (C. Haxaire), les réflexions sur l'histoire de la discipline (nous-même) et, de façon concomitante, la publication de manuscrits anciens qui permet d'alimenter ces réflexions (A.F. Whiting).

Eugene Hunn est rédacteur de la revue *Journal of Ethnobiology* et ses oeuvres sur les Tzeltal (Hunn, 1977) et les Sahaptin (Hunn, 1990) ont sans conteste marqué l'histoire de l'ethnobiologie. Il a présentement entrepris un terrain d'études des connaissances ethnobiologiques chez les Zapotèques au Mexique (*Mixtepec Zapotec Ethnobiology Project*) dont il nous livre, ici, en primeur, les premiers résultats.

Nancy J. Turner est actuellement présidente de la *Society of Ethnobiology*. Elle est l'auteure la plus prolifique en ethnobotanique que le Canada ait connue (pour ne citer que quelques monographies, Turner, 1973; Turner et Bell, 1971; Turner et al., 1983; Turner et al., 1990), sans compter des apports théoriques (Turner, 1988) et historiques (Turner, 1995) récents. Depuis le début de cette décennie, elle et son équipe ont entrepris la plus complexe de leurs études ethnobotaniques, chez les Amérindiens shuswap (Secwepemc) de la Colombie

britannique, intégrant des aspects archéologiques, botaniques et anthropologiques. Avec une de ses assistantes de recherche, elle présente dans ces pages le fruit de réflexions sur les données ethnobotaniques qu'elles a rassemblées dans la documentation et qu'elle compare entre elles du point de vue des échanges entre divers peuples amérindiens de la Côte Nord-Ouest.

Brien Meilleur est président et directeur général du Center for Plant Conservation au Missouri Botanical Garden. En 1997, il a été cité dans le *Anthropology Newsletter* (Givens, 1997: 17) comme exemple d'anthropologue faisant sa niche dans un endroit peu orthodoxe. Brien Meilleur est reconnu pour ses travaux en France et en Polynésie sur l'économie traditionnelle et l'emploi des végétaux (Meilleur, 1985, 1996). Son texte reflète ces préoccupations.

Claudie Haxaire est responsable depuis 1986 des cours d'Ethnoscience et d'Ethnopharmacologie dans un des plus grands départements français d'ethnologie, voire celui de l'Université Paris X Nanterre. Elle est réputée internationalement pour ses travaux sur les Gouro de la Côte-d'Ivoire (Haxaire, 1987, 1992, 1993) et, en particulier, ses recherches sur les savoirs botaniques et médicaux. Elle a produit pour ce numéro un article de réflexion sur le concept du vivant chez les Gouro.

Pour Alfred Whiting, dont nous publions deux textes choisis datant des années 1940, on pourra lire l'introduction à ces textes où est présenté brièvement cet ethnobotaniste qui marqua l'ethnobiologie américaine à tel point que le *Journal of Ethnobiology* lui consacra son tout premier article en 1981.

Quant à nous, nous oeuvrons en ethnobiologie depuis le début des années 1980, avec à notre actif la direction d'un numéro d'une revue spécialisée consacré à l'Ethnoscience (Clément, 1987) et la publication de deux ouvrages sur les connaissances botaniques et zoologiques des Amérindiens montagnais du Subarctique oriental (Clément, 1990, 1995). Le texte produit ici approfondit le contexte historique qui a vu naître les premières appellations relatives à l'ethnobiologie.

Information d'adresse pour Daniel Clément: Musée canadien des civilisations, 100 Laurier, CP 3100, Succ. B, Hull, Québec, Canada J8X 4H2

Notes

- 1 Ces propos que Whiting, un ethnobiologiste américain, tenait en 1938 («Nous ne tenterons pas de définir l'ethnobotanique ici, car cela équivaldrait à statuer sur ce que l'ethnobotanique devrait être; et tel n'est pas notre propos. Nous sommes plutôt intéressé par ce qui est connu sous le

nom d'ethnobotanique, et le type de travaux qui a été fait par des gens qui se présentent eux-mêmes comme des ethnobotanistes» [1938: 341]; voir aussi texte original dans ce numéro) peuvent facilement s'expliquer par l'époque. Comme on le verra ci-dessous, la discipline était encore dans l'enfance de l'âge et même le créateur du terme «ethnobiologie» ne peut aller au-delà d'une conclusion similaire qui allait de soi étant donné le volume restreint des travaux déjà effectués: «L'auteur ne considère pas l'ethnobiologie comme une science et une discipline distincte, mais plutôt comme une sphère d'investigation nécessitant une double formation en biologie et en anthropologie pour contribuer aux deux domaines, ce qui ne pourrait être accompli de façon compétente par un savant formé à une seule école» (Castetter, 1944: 163).

- 2 Volney Jones est un ethnobotaniste américain qui succéda en 1940 à Melvin Gilmore comme responsable de l'Ethnobotanical Laboratory de Ann Arbor.
- 3 Autrement dit, l'étude des milieux végétaux où se cachent les espèces nuisibles.
- 4 Plus précisément, la science est entendue ici comme dialectique continue dans l'esprit humain entre la raison et l'expérience sensible. Ce mouvement anime toutes les sciences académiques et il peut être isolé dans les rapports que tous les groupes humains entretiennent avec leur environnement. En biologie, il se manifeste particulièrement sous forme d'observations, de comparaisons et de classifications (voir «Science et zoologie», Clément, 1995: 5-61).
- 5 Le mot «classique» est emprunté à Murray (1982) qui qualifiait ainsi, dans un article critique, le courant anthropologique américain des années 1960 connu sous les noms de Nouvelle Ethnographie, d'anthropologie cognitive ou d'ethnoscience. Il convient bien à cette période qui constitue un des noyaux forts de la discipline. Les termes «préclassique» et «postclassique» utilisés dans ce travail ne sont que des moyens mnémotechniques permettant un découpage à grands traits de l'histoire de l'ethnobiologie. Ils n'ont aucun lien avec des périodes qualifiées de façon similaire en littérature, archéologie, etc.
- 6 L'opposition entre étique et émique vient du linguiste Pike (1954) et est fondée sur une opposition analogue entre la phonétique et la phonémique. La première est intéressée par des analyses externes de l'appareil phonétique (articulation des sons, acoustique de l'appareil humain), et la seconde par les rapports entre les phonèmes d'une langue et leurs relations sémantiques, d'où, par analogie, une analyse anthropologique étique ou de l'extérieur et une approche émique ou de l'intérieur.
- 7 Une présentation plus complète de cette période apparaît dans l'article «Les fondements historiques de l'ethnobiologie (1860-1899)» publié également dans ce numéro.
- 8 La revue a connu plusieurs appellations et sous-titres différents après sa création. Elle est toujours publiée au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris sous le titre de *JATBA (Journal d'Agriculture traditionnelle et de Botanique appliquée)*.
- 9 Steedman (1930) n'est pas le premier auteur à avoir utilisé le terme ethnobotanique pour une étude menée au Canada. Waugh l'avait précédé en 1917 avec une petite note sur les usages des plantes par les Ojibwas, les Iroquois et d'autres Amérindiens.

- 10 Dans un article de cette époque Schultes rapporte, probablement dans son enthousiasme pour les recherches en ethnobotanique, l'existence de deux autres laboratoires aux États-Unis avec une appellation ethnobiologisante («El Departamento de Biología de la Universidad de New México posee un Laboratorio de Etnobiología que se ocupa principalmente en estudios etnobotánicos en la parte suroeste de los Estados Unidos y en las adyacentes regiones de México. También se dedica a estudios de esta índole, en cuanto a los indios del suroeste, el Laboratorio de Etnobotánica del Museo de Northern Arizona» [Schultes, 1941 : 11]). Bien que Castetter, un des auteurs les plus prolifiques de son époque en ethnobiologie – et auquel fait allusion Schultes pour le Nouveau-Mexique – ait toujours rêvé d'un Laboratoire d'Ethnobiologie à Albuquerque où il enseigne, les documents archivistiques montrent clairement que ce rêve ne se réalisa jamais. Quant à un supposé Laboratoire d'ethnobotanique en Arizona – Schultes pense ici à l'ethnobotaniste Whiting qui travailla au Museum of Northern Arizona pendant quelques années –, les archives de ce musée n'en mentionnent pas non plus l'existence.
- 11 Castetter, 1935; Castetter et Underhill, 1935; Castetter et Opler, 1936; Castetter et Bell, 1937; Bell et Castetter, 1937, 1941; Castetter, Bell et Grove, 1938.
- 12 Lorsqu'on parle d'ethnobotanique en France, un seul nom court sur toutes les lèvres, celui d'Haudricourt. On évoque alors, non tant sa production que plutôt les enseignements qu'il prodigua au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris, tous les élèves qu'il forma et sur son insistance à lier plantes et ethnographie sous tous les angles d'études possibles (technique, linguistique, utilitaire, etc.) pour atteindre des mises en relations globales des phénomènes. Cet aspect oral rend la reconnaissance de l'influence d'Haudricourt dans l'histoire de l'ethnobiologie difficile à saisir ou à évaluer.
- 13 Portères (1961) emploie aussi le mot «ethnobiologie» à la même époque.
- 14 D'après Toledo (1992 : 6), on doit aussi à Conklin (1954a) la création du terme «ethnoécologie». Cette discipline qui se veut plus englobante et holistique que l'ethnobiologie connaît des développements très importants actuellement (Toledo, 1992). Sa présentation déborde le cadre de notre propos.
- 15 La SEZEB (Société d'ethno-zoologie et d'ethno-botanique) sera créée deux ans plus tard par R. Portères, A.G. Haudricourt et J.M.C. Thomas. La responsabilité de la section ethnozoologique échouera à Raymond Pujol en 1966. Le Laboratoire d'ethnobotanique porte aujourd'hui le nom de Laboratoire d'ethnobiologie-biogéographie et loge toujours à l'enseigne du Muséum à Paris.
- 16 Un sixième niveau, la catégorie intermédiaire, est également suggéré (Berlin, Breedlove et Raven, 1974 : 25).
- 17 Dans la bibliographie, l'orthographe romaine utilisée pour transcrire les signes japonais et les traductions françaises des titres japonais, sont de Laurent (1995), revues en partie par Ben Seng Hoe du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle (Musée canadien des civilisations).
- 18 Il s'agit peut-être des premiers enseignements formels de type universitaire dans ce domaine. Des cours en ethnobotanique sont maintenant dispensés dans plusieurs universités un peu partout dans le monde. Il existe aussi des programmes complets qui, même s'ils n'en portent pas le nom, sont proprement ethnobiologiques : par exemple, le programme de doctorat en anthropologie écologique et environnementale de l'université de la Georgie à Athens.
- 19 Un autre ouvrage édité par Thomas et Bernot (1972) l'année suivante comprend aussi de nombreux textes consacrés aux études linguistiques et naturalistes.
- 20 Les études sur les classifications sont si prédominantes durant ces décennies que Conklin (1972) y consacre un ouvrage bibliographique entier avec même une seconde édition mise à jour en 1980. De 1977 à 1979, B. Berlin, T. Hays et E. Hunn produisent également un bulletin occasionnel sur le même thème, le *Folk Classification Bulletin*.